

Pierre Bosco, une œuvre dans le temps

À l'âge de huit ans, sa mère lui achète une boîte de couleur ; ce cadeau décidera de sa carrière, devenir peintre.

Dès ses premières tentatives, l'enfant manifeste un enthousiasme constant pour la magie de ce langage coloré inépuisable. Très vite, il peint des Madones sur les murs de son village selon les habitudes ancestrales de son pays. Puis c'est Rome, où il apprend les secrets inestimables des anciens de la bouche d'un vieux restaurateur de tableaux. Enfin, fasciné par les reproductions des œuvres de Cézanne, Pissarro, ou encore Rouault, il part pour Paris. A vingt ans, il choisit Saint Germain en Laye pour se fixer.

Il découvre là le « monde de l'art ». Devenu assistant du peintre Nabis Ker Xavier Roussel, il croise Vuillard et Maurice Denis qui viennent prendre un verre, Bonnard plus tard. Lui, jeune italien nourri d'antique, plonge dans la modernité. Ses premières toiles en témoignent, elles s'inspirent, copient même, cette peinture toute en surface, puis s'en détache. C'est Klee qui retient maintenant son attention. Mais un Klee tendance maçon, tant la planéité le rebute. Naît alors une abstraction d'empâtements, sorte de corps célestes disposés sur la surface de la toile selon une géométrie aléatoire qui dessine une cosmogonie improbable. Cela le fait remarquer mais il ne persévère pas. L'empâtement ne fait pas figure, et l'absence de sujet le trouble, l'immobilise même, comme s'il recommençait toujours le même tableau. Retour aux sources : le corpus d'images qui fondera son œuvre retourne à la tradition italienne qui affirme le quotidien comme base de la transcendance formelle.

Football, courses de chevaux, arlequins, villes, rues, tout est prétexte à la trituration de la matière pour la faire advenir à la vie ; sorte de *morphing* archaïque qui rend par son aspect minéral et ses pâtes lumineuses toute la force d'un processus millénaire. Sa première exposition d'importance, en 1957 à la galerie de l'Elysée à Paris, témoigne de cette généalogie complexe, et marque définitivement son entrée dans la « carrière ». Peintre il voulait être, peintre il est reconnu.

Le succès ne se dément pas, les expositions se succèdent, Paris, Londres, New-York, Cologne, Genève... Les collections et les musées internationaux lui ouvrent leurs portes, les collectionneurs deviennent parfois des inconditionnels qui possèdent jusqu'à cinquante toiles ; 6 000 tableaux sont ainsi répartis aux quatre coins du monde. Paradoxalement, ce succès finit par l'ennuyer, il s'écarte du centre pour rejoindre petit à petit la périphérie, il passe de la galerie de l'Elysée à une galerie plus discrète, puis réintègre définitivement son atelier de Saint Germain en Laye. Ses inconditionnels le suivent et lui offrent l'opportunité de poursuivre son travail en toute sérénité, de poursuivre ce rituel du peintre qui réinvente à chaque instant les modalités techniques et plastiques de son travail pour sauvegarder l'essentiel ; recréer le perpétuel devenir qui l'environne.

Stéphane Bosco